

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Baiser

Lise Campeau

Volume 8, numéro 5-6 (47-48), septembre–décembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30077ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Campeau, L. (1966). Baiser. *Liberté*, 8(5-6), 13–14.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1966

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

baiser

La nuit est lourde à supporter. Est-ce la chaleur trop lourde du soir qui humecte ainsi mon présent. Je suis nue, assise, les jambes repliées sur le lit. Lui, dort, le torse semble au flux et au reflux d'un océan trop calme. Je sens à peine sa présence. Pourtant, elle m'obsède, comme les murs d'une prison que le bagnard oublie lorsqu'il rêve, mais qu'il retrouve chaque matin à l'aurore, retenant bêtement l'envol de son regard. Un simple drap blanc recouvre cet animal superbe à mes côtés. A portée de main, une table à café, dessus, des cigarettes, un verre d'eau. Accessoires misérables mais qui accompagnent toujours une nuit d'amour.

Il y a à peine quelques minutes, nous étions, lui et moi, encerclés l'un dans l'autre, et la tête sur mon sein, il s'appêtait à dormir. Combien heureuse j'étais de sentir ce poids sur ma poitrine et sur tout mon être. Il me rattachait à la vie. Puis, tout à coup, la solitude est venue, avec ses cauchemars, ses souvenirs.

Lui, dort, lourd et beau, comme un enfant qui a dépassé l'heure habituelle de son sommeil et qui tombe pesamment sur les bras de son fauteuil. Comme un bambin qui, subitement, se fiche d'être traité en adulte et se retrouve enfant ou ange au milieu de ses rêves. La solitude m'est venue par je ne sais quel chemin; elle s'est faufilée jusqu'à moi. Ah! Secouer cet amour endormi tout contre moi, lui crier le bruit de cette solitude sauvage qui ronge tout à coup mon âme, mon présent! Mais réveille-t-on un enfant qui dort pour lui dire qu'il existe des problèmes dans le monde, qu'il n'est pas enfant à perpétuité; que demain, il deviendra homme et pauvre et sale et misérable; qu'il devra vivre peut-être soixante ans jusqu'au crépuscule, jusqu'à la délivrance, jusqu'à la mort.

La mort...

Je me rappelle... j'ai quatre ans. Je suis dans un salon funéraire au chevet de tante Théo. Ma grand-mère sanglotte... Je me souviens... Je récite le chapelet. Ma mère étouffe d'orgueil: quel phénomène, une enfant de quatre ans qui sait toutes ses prières. Je répète fidèlement mes « leçons ». Que puis-je comprendre au travers de ces formules toutes faites?

Non, je me fiche de ce que je récite. Pourtant, je regarde ma tante qui sourit fragilement dans son cercueil et voilà que soudain je prends conscience de la mort. Mourir, c'est donc cela, ne plus rire, ne plus chanter, ne plus parler, ne plus aimer ! Brusquement, je m'approche du cadavre, et avant qu'on ait pu me retenir, je le baise doucement au front, sans répulsion, contente d'unir la vie à la mort, contente d'être aujourd'hui puisque demain je ne serai plus. Mais, d'autre-part, subitement, seule, d'une solitude aussi puissante que celle qui m'étreint ce soir, seule au milieu de tous ces gens qui pleurent, qui prient. Seule et lourde de ce secret à porter jusqu'à la fin de mon existence. Seule dans l'ombre de cette révélation intérieure qui ne m'abandonnera jamais même au milieu des plus grandes joies, des plus grands plaisirs. Seule et orgueilleuse et douloureuse.

Ce soir, je me retrouve dans ce lit, nue dans ma chair mais beaucoup plus dans mon âme. Seule. Vide. Vidée. Dans un élan, je me tourne du côté de l'amour, de la vie... Baisers, passion.

Je m'endors. Demain...

in nomine patris

C'est l'automne. Le 29 octobre. Dehors, il fait gris, ocre, rouge, jaune et bleu. Toutes les couleurs du ciel et de la terre se marient pour former un immense éclatement de tons.

C'est l'automne. Depuis le printemps, depuis l'été, trois êtres attendent ce jour : mon père, ma mère et ma soeur aînée, Claire. Depuis des mois, une maison se prépare à l'automne, n'en finit plus de se vêtir pour l'automne. Dans un coin de chambre, un berceau repose sagement. Un berceau bleu dans un cadre bleu. Un berceau bleu s'harmonisant parfaitement aux murs bleus, au tapis bleu, aux draperies bleues, aux jouets bleus. Dans un autre coin de chambre, un bébé d'un an et demi attend lui aussi ce petit frère tout bleu... moi. Et je suis là à me faire désirer comme jamais plus je n'en aurai l'occasion... Mon parrain s'impatiente... Ma marraine est quasi aussi anxieuse que ma mère...